

Quelques livres sur (et de) Sarkozy

Un pouvoir nommé désir

(Catherine Nay, Grasset, 2007)

Nicolas Sarkozy, De Neuilly à l'Élysée

(B. Jeudy et L. Vigogne, L'Archipel, 2007)

«Les tard-venus arrivistes rappellent la violence arbitraire qui est au principe de l'accumulation initiale.» (Pierre Bourdieu)

Des dizaines de livres sont parus sur Nicolas Sarkozy, avant même qu'il soit élu en mai 2007. Nous avons choisi ces deux livres un peu au hasard, n'ayant ni le goût ni l'habitude de lire des bios de politiciens réactionnaires. **Mais avant tout, nous nous permettons un conseil: tous ceux et celles qui n'ont pas la patience et le temps d'avaler des bouquins écrits par des journalistes serviles face au pouvoir trouveront l'essentiel dans la BD intitulée *La Farce karchée de Sarkozy* de P. Cohen, R. Malka et Riss (Vents d'Ouest/Fayard). Le tome 2 (Sarko I^{er}), par contre, est assez décevant par rapport au précédent, faute de matière sans doute.**

Nay est «éditorialiste à Europe n° 1», Jeudy est journaliste au *Figaro*, et Vigogne travaille au *Parisien*, tous deux «suivent Nicolas Sarkozy depuis plusieurs années», nous dit la quatrième de couverture.

Quel que soit leur statut, la première chose qui frappe lorsqu'on lit ces deux ouvrages, c'est que nos trois compères n'ont guère de distance vis-à-vis de leur sujet. Plus crûment, on a l'impression que Sarkozy leur a dicté l'essentiel des «analyses» contenues dans leurs livres, tant ils sont acritiques.

Catherine Nay nous dépeint le portrait d'une Cosette mère divorcée (Maman Sarkozy); quant à Vigogne et Jeudy, ils ne font pas un grand effort, dans une première partie, pour nous apporter un éclairage nouveau ou original sur la vie de Sarkozy et ils puisent dans les livres écrits par d'autres collègues complaisants; en ce qui concerne la seconde moitié de leur livre, loin d'être une biographie, il s'agit en fait d'un journal de campagne, rempli d'anecdotes le plus souvent assez triviales, même si on arrive quand même à récupérer quelques informations significatives sur l'hypocrisie de Sarkozy, notamment le contraste entre ses déclarations publiques sur «l'amour» et le perpétuel «J'ai changé», «J'ai appris à écouter les gens», etc., et les engueulades et les insultes qu'il adresse à des responsables flics de la Seine-Saint-Denis après la publication du rapport du préfet démontrant que son ministre mentait en ce qui concerne la baisse de la délinquance dans ce département.

Une fois que l'on a fermé ces deux livres, on se dit que l'entreprise de décervelage des lecteurs est bien enclenchée, si ces derniers ne cherchent pas à réfléchir au-delà du rideau de fumée lancé par Sarkozy et les écrivains béats d'admiration devant son «volontarisme», sa «sensibilité», etc.

Que peut-on malgré tout retenir de ces deux ouvrages qui soit utile à des militants ?

Sarkozy a eu la fibre gaulliste et anti«communiste» très jeune; en clair, à 52 piges c'est déjà un vieux réac; il a su s'entourer d'amis à gauche (Jacques Attali) comme à droite (Peretti, maire de Neuilly; Balladur; Pasqua, l'homme des Services d'Action civique, de la Françafrique, des barbouzes, des trafics d'armes et de la corruption dans les Hauts-de-Seine), qui l'ont considérablement aidé dans son ascension vers le pouvoir.

On apprend, au cas où on l'aurait oublié, que ni le mot «Karcher», ni même le terme de «racaille» n'ont pas été utilisés la première fois par lui.

Idem aussi pour «la France qui se lève tôt». Des jeunes ouvriers d'une usine de traitement de poissons lui font remarquer gentiment: «Nous, on a des salaires de misère, et pourtant on se lève tôt», et l'expression sera reprise allégrement par la droite.

L'habileté de Sarkozy a été de reprendre ces mots «du peuple» à son compte et de les marteler dans ses discours jusqu'à leur donner une légitimité, grâce évidemment au soutien des médias (Jeudy et Vigogne racontent que les ventes des magazines augmentent de 30 à 40% quand la tête de Sarkozy figure en couverture).

On apprend aussi dans ces deux ouvrages que Sarkozy pratique les visites d'usines, d'hôpitaux, de commissariats ou de petites fermes depuis des années. Il a inauguré cette technique bien avant sa campagne de 2007. «Pendant des années je n'ai fait que de la politique. Je veux humaniser mes discours grâce à des expériences vécues», confie-t-il après une visite en 2001, à l'hôpital Saint-Antoine, au service des urgences où il fait semblant d'écouter les «doléances des infirmières, des urgentistes et des patients qui attendent sur des brancards». Ce labourage du terrain lui a permis non seulement d'«écouter» les petits salariés, les petits paysans, les ménagères, mais de chercher à adopter un langage qui soit compris de «ceux qui souffrent», comme nous le serinent cyniquement tous les politiciens UMP depuis quelques mois. Ou de découvrir «la France des oubliés, des pauvres, des plus modestes».

Sarko a en partie réussi à se débarrasser de son image de technocrate, très «libéral», ami des patrons, qui lui collait à la peau. Pendant la campagne présidentielle, affirmait-il, «dans tous mes déplacements je veux aller dans les usines». Il faudrait vérifier ce qu'il en a été, mais on peut se demander s'il ne s'est pas plus souvent rendu dans les entreprises que la candidate «socialiste» ... En tout cas, c'est l'impression qu'ont donnée les médias.

Loin de copier les recettes de la droite américaine comme l'affirment faussement la plupart de ses critiques, Sarkozy n'a fait que revenir aux vieux thèmes de la droite depuis le XIX^e siècle: la sanctification de l'«effort», la dénonciation des «paresseux», les louanges adressées à ceux qui se lèvent tôt, le patriotisme, le retour du «respect» pour les profs et leur autorité, le patriotisme, etc. Ses références à Blum ou Jaurès n'ont choqué que ceux qui ont oublié que la SFIO, le parti de ces deux dirigeants socialistes, gouverna avec De Gaulle au sortir de la Résistance en obligeant les ouvriers à marnier jusqu'à l'accident ou l'épuisement; ses louanges adressées à Guy Môquet n'ont choqué que ceux qui ignorent que le PCF collabora activement avec la Résistance gaulliste pour canaliser la lutte contre Vichy et l'armée allemande, puis contribua à l'arrivée et au maintien du général de Gaulle au pouvoir en 1945-1947, à l'époque où Thorez proclamait: «La grève est l'arme des trusts.»

Catherine Nay nous apprend que la haine de Sarkozy contre Mai 68 remonte à très loin, puisqu'à l'époque il se serait «fait tabasser par des gauchistes» à Nanterre où il aurait pris la parole dans une AG en prenant position contre la grève et qu'il aurait été interdit de cours par les mêmes gauchistes pendant six mois. On a du mal à le croire, ce qui compte dans l'anecdote est qu'elle nous explique en quoi sa volonté de «liquider l'héritage de Mai 68» a des origines anciennes, bien antérieures au retournement des médias et d'une partie de l'intelligentsia de gauche contre «la pensée 68» ou les «soixante-huitards».

Catherine Nay nous dépeint un bonhomme méticuleux, bosseur, arriviste, très exigeant, voire méprisant vis-à-vis de ses proches collaborateurs, court-circuitant toujours les hiérarchies ou les protocoles pour mieux arriver à ses fins:

- c'est ainsi qu'il utilise les réseaux du socialiste Julien Dray en 1993 lors du mouvement contre le CIP de Balladur, un SMIC jeunes précurseur du CPE;

- il menace de contrôles fiscaux les ministres ou députés de droite qui s'opposent à lui quand il est ministre du Budget;

- il demande des conseils à Jack Lang lorsque le ministre de l'Education nationale (Luc Ferry) est en difficulté – le même Lang qui déclare complaisamment après la fermeture de centre de Sangatte: «Ah ! si nous avions seulement fait 10% de ce que vous avez fait là» (alors que les sans-papiers continuent à errer encore aujourd'hui dans les bois);

- il demande aux responsables du syndicat UNSA Police des informations sur le représentant de l'UNSA Education qu'il doit rencontrer à la même époque;

- il prend directement contact avec Frédéric Imbrecht, le leader de la CGT Energie lors du changement de statut EDF;

- il entre en relations avec les syndicats pendant le mouvement du CPE, à la fois pour court-circuiter Villepin, mais aussi parce qu'il n'est pas très chaud pour le CPE, ou plus exactement sur la façon de l'imposer. Il appelle personnellement Thibault, Mailly, Chérèque et, comme il n'arrive pas à avoir le numéro de téléphone du dirigeant de la CGC, il n'hésite à faire déplacer un motard au domicile de ce dernier pour le lui demander.

Toutes ces petites anecdotes sont certes significatives sur son caractère de touche-à-tout hyperactif qui ne peut désormais que renforcer la présidentialisation du régime, puisqu'il dirige désormais la République. Mais elles sont surtout importantes d'un point de vue politique. Elles montrent que Sarkozy a toujours eu des amitiés et même des réseaux à gauche et chez les syndicalistes.

Autre aspect du personnage, qui le différencie de beaucoup de politiciens qui n'ont qu'une seule mangeoire pour vivre en parasites. Sarkozy se garde toujours une deuxième épée au feu: il est avocat d'affaires et a des parts dans le même cabinet depuis 1987, investissement qui lui rapporte une coquette somme chaque année.

Les deux ouvrages nous apprennent qu'en tant qu'élu local, Sarkozy a appliqué à Neuilly les mêmes techniques que Chirac en Corrèze: visiter chaque samedi la ville à pied, assister à toutes les réunions annuelles des associations, aux fêtes des écoles, aux banquets des pompiers, écrire des lettres manuscrites à ses administrés, etc. Mais en dehors du «petit peuple» (pas très nombreux dans sa ville...) il a su aussi se tisser un large réseau parmi les artistes, les gens du show-bizz, les journalistes et bien sûr les grands patrons: Laurence Parisot le connaît depuis l'époque où elle était patronne de l'IFOP et est maintenant la dirigeante du MEDEF; Bernard Arnault et Martin Bouygues seront ses témoins de mariage; Bouygues lui prêtera déjà un yacht en août 2005 pour qu'il se remette de sa crise conjugale; et il considère Arnaud Lagardère comme son «frère».

Ces techniques de travail de terrain à Neuilly, il les a appliquées à la fois pour conquérir l'appareil de l'UMP (en allant visiter beaucoup de fédérations aux quatre coins de l'Hexagone; gardons à

l'esprit que, lorsque Sarkozy prenait une semaine de vacances, il trouvait le temps d'appeler 85 parlementaires de l'UMP), mais aussi pour obtenir le soutien inconditionnel de toutes les catégories de flics, pendant ses cinq ans Place Beauvau. Il sait aussi utiliser les médias pour redorer le blason de la police, qui en a bien besoin, la pauvre, en organisant «une opération par jour pour sécuriser les gens» et en transformant son ministère en «ministère de l'Actualité».

Il fait adopter aussi beaucoup de mesures pratiques en faveur des pandores: augmentation du budget de la police de 5,83% dès la première année, embauche de 13 000 flics supplémentaires en 5 ans, accélération de la réparation du parc automobile, généralisation des flash-balls, adoption de tenues plus «confortables» pour les gardiens de la paix.

Son arrivisme lui a valu de se fâcher avec pas mal de chiraquiens (dont Fillon, Alliot-Marie et Juppé) mais le moins qu'on puisse dire est que sa rancune n'a pas duré longtemps, vu les places qu'il leur a accordées dans son premier gouvernement.

Son passage au ministère de l'Economie et des Finances l'a amené – au moins à deux reprises – à se départir de son image de «libéral» cent pour cent.

Quand il est intervenu pour contrer l'OPA de Sanofi Synthélabo contre le groupe franco-allemand Aventis; et quand il a «lutté» contre la reprise d'Alstom par un groupe allemand et fait le siège de Mario Monti, commissaire européen. A force de harcèlement et de manipulations médiatiques, il a contribué à recapitaliser Alstom... quitte à en céder une partie dans trois ans à des groupes privés; déjà à l'époque il s'était rendu à Alstom-Belfort et La Rochelle pour voir les salariés. Même si Chevènement s'attribue le mérite d'avoir prévenu Sarkozy, c'est ce dernier qui en a tiré tout le bénéfice politique. Lorsque Sarkozy déclare: «Ce n'est pas un droit pour l'Etat d'aider ces grandes industries c'est un devoir», même si ces mesures sont de la poudre aux yeux, il fait croire aux travailleurs que l'Etat «protecteur» dont se réclame tant le PS dans son matériel électoral, jouera son rôle. Et surtout il montre qu'il est loin d'être un «néolibéral» pur sucre.

Ce qui n'empêche pas, bien sûr, qu'il soit un ennemi des travailleurs, mais ce qui brouille les cartes.

L'ascension politique de Sarkozy a finalement été assez lente. Il a mis 9 ans pour devenir maire, 14 pour être député, 19 pour devenir ministre et 33 pour être président de la République. Quand il vante le «travail», il sait de quoi il parle... du moins si l'on élargit le sens de ce mot au «travail» d'ascension politique.

Sarkozy a transformé l'UMP en une machine à son service, une machine au fonctionnement bonapartiste (tout comme celui de la Cinquième République), puisque c'est le Petit Nicolas qui a décidé de faire élire le candidat à la présidentielle par les adhérents du parti.

On découvre dans ces deux livres que M. le (futur) Président de République a toujours eu un grand sens de la prédestination: «Je n'ai pas envie d'être Président. Je dois être Président. Ce n'est pas la même chose.» «J'irai jusqu'au bout, je veux réformer la France, je dois le faire, mais il faut que vous sachiez que cela me coûte.» On n'est pas loin du Christ se rendant au Golgotha pour sauver l'Humanité. Sarkozy use de la mythologie de l'homme providentiel, qui a une mission sur terre, et il n'est pas loin du général de Gaulle qui s'identifiait à la France. Seule différence: Sarkozy est plus terre à terre et réaliste et se donne dix ans, puisqu'il est hostile à plus de deux quinquennats... en principe.

Selon Attali: «Sarkozy n'est pas atlantiste. Il n'est pas un libéral, il n'est pas un idéologue mais un pragmatique. Il fait partie de la génération, droite et gauche confondues, qui a une vision un peu courte sur le monde.»

Catherine Nay considère que Sarkozy va mettre en place un «bonapartisme libéral». Ce qui est sûr c'est qu'il défendra au pouvoir les valeurs traditionnelles de la droite (et de la gauche) républicaine: «travail, mérite, discipline, équité, famille». Quant au «goût de l'autorité, au culte pour le volontarisme et à la personnalisation» ils ont caractérisé aussi bien Sarkozy que Royal mais apparemment l'un des deux candidats de la bourgeoisie s'est montré plus convainquant que l'autre, en 2007.

Y.C.

.....
Libre (Nicolas Sarkozy, Press Pocket)

Ce livre a été écrit entre juin et novembre 1999. «Les cicatrices de la défaite des européennes étaient encore à vif. Je m'étais pourtant appliqué à prendre du recul et de la distance pour ne pas me laisser gagner par l'amertume qui suit tout échec. S'agissant du jugement sur les hommes, force m'était de constater que je n'y étais qu'imparfaitement parvenu. En tout état de cause, c'était ma vérité du moment.»

La préface date de 2001: «Comme une petite éternité. Tant de choses ont changé depuis.» L'avant-propos pointe: «Le 13 juin 1999. Je ne suis pas près d'oublier cette date.» Cela fait juste huit ans. Et Sarkozy de nous entretenir de ses réflexions, ses émotions et ses réactions. «Il me fallait cependant boire jusqu'au bout le calice de cette épopée électorale que je n'avais pas voulue.»

Quand Sarko évoque ses émotions dites intimes, on est toujours dans le domaine christique «le calice», le «sacrifice». Un vocabulaire symptomatique des convictions religieuses de l'auteur, mais aussi fort utile pour sa démagogie populiste.

D'entrée, il se place comme un héros, qui va au combat, au service d'une cause et d'un autre (Chirac) dont il ne partage pas, ou plus, les orientations ni les méthodes de gouvernement, de direction du RPR en crise. Par-delà les descriptions durant les divers chapitres, Sarkozy en profite pour camper les personnages des différents dirigeants et responsables politiques des partis de la droite, aux multiples responsabilités du gouvernement.

Pour le Parti, «j'éprouvais la curieuse sensation d'être prisonnier de mes responsabilités à la tête du RPR». De même il se livre à un rapide rappel des événements des années précédentes: «pour la première fois sans doute depuis que je m'étais engagé dans la politique, j'éprouvais le besoin de couper, de souffler, de me ressourcer (...). L'idée même d'avoir à affronter les combats fratricides, usants et répétitifs me faisait horreur.»

On peut avoir quelques doutes sur sa sincérité car s'il y a bien quelque chose qu'aime Sarkozy, c'est la bagarre, y compris au sein de son propre camp. D'ailleurs, quel est l'essentiel du travail d'un avocat si ce n'est le corps-à-corps avec d'autres avocats et des juges?

Alain Juppé, Philippe Séguin, Edouard Balladur, Charles Pasqua et Jean-Louis Debré sont évoqués sans agressivité. «La première raison de notre échec me semblait limpide: notre division». Il s'agit donc pour lui de reconstruire, réorganiser, redynamiser ce parti, pour en faire l'instrument (comme Chirac, autrement et sur d'autres bases, plus de 20 ans auparavant) de son ascension au poste soit de Premier ministre soit de président de la République.

«Le gaullisme constitue nos racines. C'est un fait, mais avec le temps qui passe, cela devient notoirement insuffisant». Cette référence au gaullisme et à la droite républicaine est une permanence chez Sarkozy, ce qui explique que, face à Le Pen, dans leur duel télévisé, il ait pu paraître extrêmement offensif.

«Quant à se dire de droite, une bonne partie de mes amis s'y refusent obstinément (...). Ce refus d'affronter une telle querelle sémantique se traduit par un déficit d'identité pour nos électeurs».

On a beaucoup parlé de sa capacité à «décomplexer» la droite. En fait, pour qui suit régulièrement les débats politiques depuis quarante ans, on n'a pas l'impression que ses représentants se soient jamais départis de leur morgue et de leur mépris pour leurs adversaires. De Poniatowski, ou Giscard d'Estaing, à Fillon, Barnier, ou Péresse, les politiciens de droite utilisent toujours l'arme de la condescendance dans les débats, quand ils n'accusent pas le PS d'être un parti «totalitaire», de regretter l'Union soviétique, ou d'être hostiles à la libre concurrence ! C'est sans doute pourquoi Sarkozy a soutenu à fond la candidature de Dominique Strauss-Kahn à la présidence du Fonds monétaire international...

La «crise des valeurs» est un des thèmes de prédilection de Sarkozy. Cela lui fournit l'occasion de reprendre l'initiative à la fois sur le terrain idéologique (preuve que les idéologies n'ont pas disparu), politique et organisationnel, contre l'immobilisme, pour des initiatives et des «coups» sur tous les terrains. Image différente d'un homme dynamique, «pragmatique», pratiquant le sport; favorable à la «compétition» et la reconnaissance des «mérites», il entend pratiquer la «rupture», surtout dans le domaine des promesses non tenues de Chirac, et mettre ses paroles en actes.

En fait, le rideau de fumée est assez épais pour cacher le manque de moyens, notamment économiques, pour réaliser son programme.

Nombre de questions sont abordées, mais sans être traitées sur le fond, de manière très générale, avec à chaque fois des petits points précis mais très insuffisants sur le fond. Aussi bien sur la politique intérieure que sur la diplomatie internationale, la dette, la guerre en Irak, le Pacs, les questions fiscales, la famille et les femmes.

«Être ouvert et attentif sur les questions de société me semblait tout à la fois plus à notre portée et plus prometteur pour l'avenir.»

Effectivement, en bon démagogue, il a su dans ses discours toujours distiller quelques anecdotes sur le brave ouvrier qu'il a trouvé comme lui, l'infirmière surchargée de travail, l'ouvrière qui se lève depuis 30 ans à 4 heures du matin, etc.

«L'enjeu que je me fixais: peser dans les débats d'idées (...), construire les conditions d'une nouvelle organisation de la droite française, réfléchir sur les conditions de la durée pour une équipe gouvernementale».

La Sécurité sociale, la santé, l'éducation sont aussi traitées, les droits de succession, et bien sûr la sécurité et la justice.

Pour les impôts sur la succession, «en revanche, cette mesure favoriserait en priorité les classes moyennes dont les parents avaient réussi à force de travail, à constituer un patrimoine réel. Or ce

sont précisément ces classes moyennes que, pour des raisons tant économiques que politiques, nous devons privilégier».

On sait bien que certains employés préfèrent être assimilés aux «classes moyennes» qu'à la classe ouvrière, mais Sarkozy lève un coin du voile en annonçant cette mesure qui ne touchera que ceux qui héritent de grosses fortunes, l'immense majorité héritant des sommes inférieures à 150 000 €.

En ce qui concerne les crédits immobiliers et la possibilité de déduire les intérêts sur la feuille d'impôts, il a tenu à corriger son ministre Woerth (qui avait tout d'abord annoncé que cela concernerait seulement les crédits accordés après la date de l'élection) et a donc décidé que cette mesure serait rétroactive. Preuve qu'il entend faire des cadeaux à ceux qui prennent «des risques» pour devenir propriétaires, en se serrant la ceinture si nécessaire, et qui, bien sûr, seront prisonniers de ces emprunts et devront travailler dur pour transmettre leur patrimoine à leurs enfants. De toute façon, le Conseil constitutionnel a rejeté cette mesure, dont on peut se demander si l'avocat Sarkozy (par conséquent, bon connaisseur du droit) ignorait vraiment qu'elle était inapplicable quand il l'a promise...

Travail, famille, idéologie morale, la boucle est bouclée.

En conclusion, Sarkozy aborde «la question si complexe de la méthode de gouvernement».

Suivant l'exemple «d'Édouard Baladur qui avait saisi l'importance de ne jamais interrompre le dialogue, de la concertation et l'écoute. Persuadé que, dans une société moderne, on ne doit pas passer en force, il préférerait renoncer avant que de casser».

Les mois qui suivent nous montreront ce qu'il en est de ces propos lénifiants, destinés à endormir toute méfiance. Mais, ses ultimatums incessants lancés aux bureaucraties syndicales nous donnent déjà quelques indications sur le cynisme et la brutalité de ses projets et de ses méthodes.

C.B.

Ensemble (Nicolas Sarkozy, XO Editions, 2007)

Ce livre a été publié en avril 2007, donc un mois avant son élection. Ce qui frappe dans ce livre c'est la pauvreté de son contenu. Nicolas Sarkozy n'a pas grand-chose à dire... mais il tient à le dire quand même.

Il nous fait le coup de la sincérité: «la politique n'était plus qu'un jeu de pouvoir et une affaire de gestion. J'avoue avoir longtemps... pris plaisir à ces jeux». Et de nous la jouer Grand Homme: «La gravité a remplacé le plaisir.»

Le comédien sait qu'on connaît son ambition et son arrogance, alors il se présente comme un «adulte plus apaisé» qui ne veut plus «sur-réagir» et qui, grâce à l'exercice du pouvoir, a «découvert la souffrance, la vraie souffrance», la «douleur» et le «chagrin»

Sortez vos mouchoirs. On a affaire à un grand humaniste qui «aime la politique parce qu'il aime les autres». Tout amour, notre Christ gaulliste.

Quelques mots clés et qui vont en général par paire, formant parfois des cocktails détonants: intégration/discrimination; repentance ou haine de soi/fierté d'être français; valeur travail/patrons voyous; injustices/insécurité; démocratie sociale/ordre; fonctionnaires indispensables/productivité des services publics.

S'il n'oublie pas de dénoncer le racisme, la ségrégation, l'antisémitisme, les atteintes aux droits de l'homme, le pillage des ressources de la planète, les dumpings monétaires et sociaux, les inégalités, il ne faut pas se tromper. Il a beau prétendre ne pas être conservateur, il connaît le credo de la droite: «refuser de faire de la lutte des classes le ressort principal de la vie politique».

Il reste fidèle aux chevaux de bataille de la droite gauloise: la lutte contre le communautarisme et le terrorisme, le risque d'un choc des civilisations, la dénonciation du fanatisme – comme s'il n'était pas entouré de «fanatiques» du marché et de l'ordre.

Il prend soin de se présenter comme un candidat de tous les Français en faisant référence à des hommes, des mouvements ou des groupes qui constituent un patrimoine commun à la gauche et aux gaullistes historiques; sans oublier ses instituteurs «qui croyaient que la connaissance peut sauver le monde», les «héros des maquis» de la Résistance, les «résistants défigurés par la torture», les «tondus des camps de concentration». Il n'oublie ni «l'immigré qui ne se sent pas intégré», ni «la veuve de paysan qui touche une retraite dérisoire», mais c'est pour préparer des expressions à double détente qui piègent celui qui les écoute: «le travailleur qui ne comprend pas pourquoi en travaillant il ne peut pas loger sa famille» (traduction: les prolos doivent s'épuiser à faire des heures sup) ou «l'infirmière aux prises avec les conséquences des 35 heures à l'hôpital» (il prend ici les effets de la gestion parcimonieuse des hôpitaux pour les causes)

Mais il parsème aussi son livre de références plus inhabituelles sous la plume d'un homme de droite: Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Régis Debray, Jean Jaurès, Jean Vilar avec son TNP, Suzane Lacore ministre du gouvernement Blum en 1936, les républicains espagnols parqués dans les

camps, les homosexuels dont il salue la «sincérité de l'amour», la «noblesse de sentiments» des ouvriers, la «culture ouvrière» qui ne doit pas disparaître, la «CGT qui était une puissance formidable», la «Bourse qui décide de tout», la «rentabilité à court terme», les stock options, les «surprofits». Mais, reprenez votre souffle, l'inventaire ne s'arrête pas là: «Nous sommes les enfants des savants arabes qui ont sauvé et qui nous ont transmis l'héritage des anciens Grecs» et bien sûr le futur Président veut lancer un «Plan Marshall» pour les quartiers populaires. Chez Sarkozy, c'est comme dans un grand centre commercial, on trouve de tout à tous les prix !

Soucieux de ne plus apparaître comme un libéral, il rappelle la nécessité d'un Etat «fort», qui «protège», tout en affirmant, bien sûr, qu'il faut réduire le nombre des fonctionnaires et augmenter leur productivité !

Son nationalisme se veut subtil puisqu'il explique que «Nos ancêtres les Gaulois» était un «pieux mensonge» mais en même temps un «acte de foi dans une nation fraternelle, car nul ne peut se sentir supérieur à celui avec lequel il s'invente des ancêtres communs».

Les Juifs allemands déportés par Pétain hier, les Franco-Antillais et Franco-Africains victimes de discriminations aujourd'hui ne pourront qu'être sceptiques.

Mais son patriotisme qui ne se veut pas agressif (du moins dans ce livre) fait quand même appel aux ressorts les plus mégalomaniacs du nationalisme français «La France est le miracle par lequel un peuple a passé un pacte multiséculaire avec la liberté du monde». Les Indochinois, Malgaches, Réunionnais, Kanaks, Arabes, Berbères et Africains apprécieront cette référence à la liberté coloniale multiséculaire...

Il a beau se présenter comme l'ami des jeunes, des entrepreneurs et des inventeurs, il lui faut quand même faire appel aux clichés des vieux réactionnaires: le dénigrement systématique de la France (par qui donc ?), l'héritage de deux mille ans de chrétienté, les «devoirs envers la patrie, la religion, la société», le «politiquement correct», le «jeunisme», les difficultés des patrons à licencier, la «pensée unique», les «enfants gâtés de Mai 68», etc. Il attaque ceux qui ont «détruit l'autorité du professeur», «proclamé que tout était gratuit, que rien n'était interdit, que la société était toujours coupable». Et il a la nostalgie des élèves qui se lèvent quand le professeur entre dans la classe.

En clair, le candidat Sarkozy essaye systématiquement de s'adresser à la fois à la gauche et à la droite, aux privilégiés, aux patrons, aux cadres et aux petits salariés, aux veuves de paysans, aux ouvrières usées par le travail en équipe, etc.

Aux premiers, il promet que l'Etat soutiendra les entreprises innovantes, les secteurs de pointe, les jeunes entrepreneurs dynamiques, les étudiants brillants et méritants; il promet un contrat de travail unique, des licenciements plus faciles, des allègements fiscaux.

En direction des seconds, il esquisse quelques moulinets pour dénoncer les parachutes dorés, et les stock options, mais il n'a pas grand-chose de concret à proposer. Les heures supplémentaires ne dépendent pas de la bonne volonté du gouvernement. De toute façon, le salaire de la majorité des travailleurs n'augmentera que de façon dérisoire en fonction de leurs besoins si leur patron daigne leur accorder quelques heures supplémentaires. Le fameux «travailler plus pour gagner plus» n'est qu'une illusion et ne donnera pas de travail aux 3 millions de chômeurs ni aux 3 millions qui travaillent à temps partiel.

Quant à la TVA sociale, elle n'est qu'une mystification dont les effets économiques positifs sont pour le moins opaques, y compris en Allemagne où elle a été appliquée sous un autre nom.

En fait, pour gérer la tête de l'Etat, Sarkozy s'inspire à la fois de la gestion d'une ville (Neuilly) qu'il connaît bien et d'une entreprise (en ce domaine son expérience est limitée, voire nulle): on comprend mieux sa fascination pour les sondages; le fait qu'il ait fait appel à un cabinet américain (le Boston Consulting Group) pour que, en quelques séances, ces consultants enseignent aux pontes de l'UMP à travailler ensemble et à s'écouter, comme on le ferait dans une multinationale afin que les responsables des ventes mettent au point une stratégie commerciale; ses références obsessionnelles à la productivité de tous, y compris les fonctionnaires; et sa méthode engagements/résultats qu'il a mise en place pour ses ministres. Le modèle de l'entreprise capitaliste est omniprésent dans sa méthode. A en juger par les crises à répétition du capitalisme, les erreurs permanentes de ses gestionnaires et les pronostics régulièrement démentis des économistes, un tel modèle a tout pour nous inquiéter...

Y.C.

Le Petit Démagogue

(Jean-Luc Porquet, La Découverte, 2007)

Ce livre constitue la reprise d'un ouvrage écrit quelques années auparavant sur Le Pen. Au départ, le lecteur peut éprouver une certaine méfiance, car l'auteur parsème son livre d'inserts sur Cléon, Poujade, Evita Peron, le général Boulanger, Savonarole et

Jean-Marie Le Pen, et l'on peut craindre qu'il s'agisse d'un nouvel opus de journalistes brouillon mélangeant allégrement les époques et les situations politiques.

Mais il s'agit en fait d'un excellent livre sur les mécanismes de la démagogie. Contrairement à ce que l'on croit, un démagogue n'est pas un hypocrite, bien au contraire, nous explique l'auteur. Pour qu'il soit efficace, il faut qu'il croie à ce qu'il dit, qu'il «soit subjugué par une croyance, une vision». Et Sarkozy cadre bien avec ce schéma, lui qui prit rendez-vous en 1982 avec Jacques Attali en lui glissant le petit mot suivant: «Jeune avocat gaulliste qui souhaite devenir président de la République veut vous rencontrer».

Sarkozy se présente comme un artisan de l'ouverture, un mec pas sectaire du tout. Cela dit, «à l'entendre, rien de bien n'a été fait avant lui. Les trente dernières années sont à jeter». Il voudrait que les électeurs oublient qu'il a été près de huit ans ministre de la droite !

J.L. Porquet dégage neuf caractéristiques du démagogue que nous exposerons ici en reprenant sa démonstration et en ajoutant quelques remarques.

1) «Le démagogue a un bagout d'enfer»

Pour illustrer ce premier point, l'auteur cite une anecdote qui remonte à un congrès UDR de 1976. La salle commence à se vider, Chirac donne 5 minutes à Sarkozy pour redonner du peps aux spectateurs, et celui-ci tient le crachoir pendant 26 minutes. «Être jeune gaulliste c'est être révolutionnaire, révolutionnaire pas à la manière de ceux qui sont des professionnels des médias», déclare-t-il. Le démagogue doit écrire comme il parle, des phrases simples (pour cela Sarkozy n'a pas besoin de se forcer...), parler «vrai», et se livrer à la critique des élites.

2) «Le démagogue travaille à fond sa com»

Sarkozy a fait sa première émission télé à 20 ans et c'est Robert Grossman qui le «coacha» à l'époque. Il lui apprit à parler plus lentement et à paraître plus calme. Sarkozy a bien retenu ses leçons puisqu'il est passé 581 fois à la télé en 2002, 726 en 2003 et 689 en 2004. Qui dit mieux ?

Sarkozy paiera ensuite les services d'un autre coach (Thierry Saussez) qui aura un rôle important avant la présidentielle; de 4 communicants ex ou toujours PDG des agences de pub DDB, RSCG, Hémisphère droit et Publicis; sans compter d'autres types plus jeunes qui, eux aussi, bossent dans la communication, dont Frédéric Lefebvre qui s'occupait à la fois des députés et était actionnaire majoritaire d'une agence travaillant pour Alcatel, Suez, Sodexo, etc.

Sarkozy a utilisé à fond le Web, y compris en inondant les internautes de spam de l'UMP.

C'est bien sûr un obsédé des sondages, au point qu'il déclare en 2006: «Aller contre moi, c'est aller contre l'opinion publique». Comme l'explique J.L. Porquet, les sondages ne traduisent le plus souvent que des «réactions épidermiques», mais c'est tout l'art du démagogue que d'en tirer profit.

L'équipe de Sarkozy choisit les images de ses meetings en monopolisant les meilleurs endroits pour filmer avec une caméra Polcam (à pied articulé qui permet de filmer le public) et 3 caméras sur pied. Résultat, les chaînes se voient offrir gratis les images sélectionnées par son staff !

La plupart des grands patrons de presse sont bien sûr ses amis. Martin Bouygues est actionnaire de TF1 et LCI; Arnaud Lagardère contrôle Europe 1 (au point que, lorsqu'il s'agit de remplacer la journaliste qui couvre l'UMP, Elkabbach demande conseil à Sarkozy !), *Paris Match* (Lagardère vire Genestar pour avoir publié la photo de l'«ami» de Cecilia), le *Journal du dimanche* et des quotidiens régionaux. Bernard Arnault a investi, lui, dans *La Tribune*, *Investir* et Radio Classique. «Chaque lundi matin à 11 heures, lors de la réunion du comité exécutif du groupe, la question de Bernard Arnault revient, rituelle: que peut-on faire pour aider Nicolas ?» raconte la journaliste Huguette Chevrillon. Serge Dassault possède notamment *Le Figaro* et la Soc presse. Pierre Louette est le PDG de l'Agence France Presse. Edouard de Rothschild est actionnaire de *Libération*. Nicolas de Tavernost est le PDG de M6.

Avec tous ces copains dans les médias, il lui est facile de faire des «coups», et d'être constamment à la une des magazines, dans tous les rôles: «le premier flic de France, le consolateur des victimes, le chef de parti adulé, l'époux amoureux, le justicier inflexible, l'ami des stars, l'ambitieux mû par une haute conviction, l'homme qui s'attaque aux tabous, le républicain respectueux des institutions, le ministre qui nargue le président», etc.

Dès son arrivée à l'Intérieur, Sarkozy cherche à faire l'actualité sur huit grands thèmes: «lutte contre la délinquance, loi sur la sécurité intérieure, immigration clandestine, Sangatte, organisation de l'islam, avenir institutionnel de la Corse, mafias et trafic d'esclaves, lutte contre la prostitution, guerre au terrorisme». Il tiendra son «agenda», et cela jouera un rôle essentiel dans son élection.

3) «Le démagogue avance à coups de scandales»

Sarkozy agresse, insulte ses adversaires, est attaqué et donc se pose en victime. C'est la technique dite du «coup d'éclat permanent». Il reprend notamment des mots aux autres: «droit-de-

l'homisme» (Le Pen), «Kärcher», «racaille», «S'il y en a que ça gêne d'être en France, qu'ils ne se gênent pas pour quitter un pays qu'ils n'aiment pas», etc.

Sarkozy attaque les juges, y compris en mentant sur leur supposé «laxisme».

4) «Le démagogue reste insensible aux faits»

«Je n'aime pas étaler ma vie privée», déclare-t-il après le premier départ de son épouse. Puis évidemment il recommence à s'épancher dans les médias. Pour GDF il promet que l'Etat conservera 70% du capital puis il soutient une participation à 34%.

Sarkozy affirme que Poutine a «eu le mérite de conduire la Russie vers la démocratie» puis il déclare que c'est un des «chefs d'Etat qui ont du sang sur les mains» !

Sarkozy dénonce en permanence les méfaits d'un «étatisme» imaginaire puisque, depuis trente ans, les gouvernements de droite et de gauche ont privatisé «l'eau, l'énergie, les autoroutes, le secteur bancaire, les assurances, les télécommunications, l'audiovisuel, Air France, et même une partie des prisons», note J.L. Porquet.

Quand il parle de Neuilly, Sarkozy fait preuve d'un cynisme ébouriffant: «Les gens n'y vivent pas par hasard. Neuilly est spécifique en ce que ses habitants ont choisi cette ville, c'est un acte de volonté». Et c'est justement là qu'il y a seulement 3% de logements sociaux...

5) «Le démagogue simplifie à mort»

Selon certaines études, Sarkozy aurait un vocabulaire très limité: 1500 mots au lieu de 3000 normalement utilisés. Sa «pensée» fonctionne avec des oppositions simplistes et binaires: ordre/désordre, voyous/honnêtes gens, travailleurs/fainéants, etc.

Dans ses discours de meeting, il pose des questions fermées et culpabilisantes: «C'est moi qui fais les questions et les réponses et à la sortie les gens ont l'impression qu'on s'est vraiment parlé», avoue Sarkozy. Un exemple de ce procédé ? Une question comme «Est-il normal d'aller à l'école la peur au ventre» ? ne laisse évidemment aucun choix à celui à qui on la pose.

6) «Le démagogue aime l'ordre et la saine punition»

Sarkozy a multiplié les lois sur la sécurité intérieure, l'immigration, la récidive, le terrorisme, la prévention de la délinquance, etc. Mais comme le signale J.L. Porquet, cela s'est traduit uniquement par une augmentation des amendes et des peines de prison pour les mendiants, les prostituées, les gens du voyage, les sans-papiers qui refusent d'être expulsés, les citoyens qui refusent de donner leur ADN, etc.

Lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, Sarkozy a dangereusement augmenté les pouvoirs de la police qui peut désormais (et cela va certainement empirer maintenant qu'il est président): «fliquer les automobilistes (grâce à un dispositif de lecture automatique des plaques minéralogiques) et photographier les passagers» ; «installer partout, et prioritairement dans les gares, des caméras de vidéosurveillance, dont les données sont conservées pendant un an» ; «fliquer les passages des transports publics, trains, bateaux, avions» ; «multiplier les écoutes téléphoniques sans en référer aux juges» ; «surveiller Internet et les cybercafés» ; «avoir accès à tous les fichiers: permis de conduire, cartes d'identité, passeports, demandes de visa, cartes de séjour».

Sarkozy a fait un usage intensif et explicite de la religion. C'est ainsi qu'il a déclaré: «il y a moins de délinquance» dans un quartier quand il y a «un prêtre ou un pasteur dans un village ou un quartier pour s'occuper des jeunes».

7) «Le démagogue attise les peurs»

«Plus une ville, plus un village où les portes ne soient closes, où les verrous ne soient tirés», déclare Sarkozy en 2002.

Il dénonce sans cesse les cambriolages, le vandalisme, etc. Sa méthode se résume à «faire peur pour mieux rassurer», comme l'écrit justement l'auteur.

Et J.L. Porquet de noter que les fraudes des particuliers aux Assedic, au fisc, à l'assurance maladie, aux impôts ne représentent que 80 millions d'euros, une goutte d'eau à côté des 7,78 milliards d'euros non payés à la Sécu grâce aux combines patronales des multinationales qui créent «des centaines de sociétés fictives, toutes domiciliées dans les paradis fiscaux (Malte, Guernesey, îles Caïman, etc.) et dont leurs cadres sont censés être les directeurs».

8) «Le démagogue aime promettre la lune et la rupture» (qui est devenue «tranquille» après des sondages défavorables)

Sarkozy, avant d'être élu, a promis, pêle-mêle, la baisse des impôts, 15 élèves par classe dans les banlieues défavorisées, le droit à la formation toute la vie, le droit de faire garder ses enfants, des logements pour les jeunes, la suppression des droits de succession, le contrat unique de travail, la restriction du droit de grève. Pas besoin d'être cartomancienne pour prédire que, parmi ces mesures, les seules qui seront appliquées seront celles qui correspondront à des cadeaux pour les riches et les classes moyennes, et de nouveaux sacrifices pour les travailleurs et les plus pauvres.

9) «Le démagogue se prend pour le sauveur»

Selon J.-L. Porquet, un démagogue sait toujours manipuler trois menaces principales:

- le péril extérieur: en ce moment l'Iran et le terrorisme djihadiste, voire la Turquie, sont très efficaces; demain cela pourrait être la Chine;
- la crise économique: sur ce plan-là, Sarkozy est pour le moment un peu démuni, comme en témoignent les déclarations comiques de Christine Lagarde, sa ministre de l'Economie, affirmant que la crise bancaire provoquée par les «subprimes», ces crédits hypothécaires à risques répandus aux Etats-Unis, ne toucherait pas la France (on a vu depuis ce qu'il en était);
- et la guerre civile imminente: Sarkozy semble pour le moment réserver ce procédé à ses députés les plus à droite, car il préfère jouer le rôle du mec tolérant, ouvert, et prêt au dialogue. Mais il ne s'agit que d'une division du travail au sein de son parti, les uns jouant le rôle du méchant flic, lui s'attribuant celui du gentil.

Selon J.L. Porquet, le sauveur s'est fait tout seul (Sarkozy n'arrête pas de le répéter dans ses livres et ses interviews), le sauveur fait des miracles (il est plus difficile d'en trouver à son actif), il fait la loi, il est infaillible, il se sacre lui-même (il suffit de regarder ses conférences de presse et interviews-monologues) et il régnera seul (la façon dont son gouvernement fonctionne ne laisse aucun doute).

La lecture rafraîchissante de ce livre est essentielle non seulement pour comprendre comment Sarkozy a gagné, mais aussi, hélas, comment il tentera de manipuler les électeurs pendant les cinq ans à venir.

Y.C.

.....

Sarkozy Connection

(Hedwige Chevrillon, Hachette Littératures, 2007)

Ecrit par la rédactrice en chef de *L'Expansion*, journal ostensiblement propatronal, ce petit essai met pourtant bien l'accent sur les affinités et les liens très étroits entre Sarkozy et une fraction de la classe capitaliste.

H. Chevrillon expose les éléments de base de la méthode Sarkozy: «le travail, l'occupation du terrain médiatique, le culte de la personnalité sans fausse pudeur, la récupération de tout ce qui peut s'avérer utile, hommes et idées peu importe, le goût de la mise en scène de soi-même en toutes circonstances, la victimisation». Contrairement à ce que le Petit Mythomane nous raconte, la journaliste nous confie que Sarkozy n'écoute guère les autres: il est «persuadé qu'il en sait plus que ses adversaires sur la plupart des sujets». On est loin du Monsieur Modeste...

Elle situe Sarkozy dans le cadre d'une évolution à long terme de la politique française: «Durant une bonne partie de la Cinquième République un parti politique n'était qu'une excroissance de l'administration dont en général ses chefs étaient issus. Puis, les années 1980 ont vu l'apparition d'un être nouveau – le publicitaire.»

On sait que Mitterrand s'attacha les services de Jacques Séguéla pour se faire élire. Il n'est pas étonnant que son lointain successeur, Sarkozy, beaucoup plus jeune que le vieux crocodile de la Quatrième République, maîtrise parfaitement des notions comme le marketing, l'image de marque et les slogans.

Comme l'écrit H. Chevrillon, «l'UMP n'est plus un parti politique mais une entreprise de communication qui ne s'est pas mise au service d'une idée mais d'un homme et le revendique sans fausse pudeur». «Un tiers des 115 permanents travaillent à la communication à temps plein». Et de préciser que «le chiffre officiel de la com» se montait à 2,7 millions sur les 36 millions dépensés pour la campagne présidentielle.

La rédactrice en chef de *L'Expansion* nous précise que l'UMP a su se servir habilement de Google en achetant des mots clés comme: «sécurité, banlieues, délinquance, justice», afin de mieux pouvoir tenter d'attirer les internautes dans ses filets.

Enfin, elle nous révèle l'identité du «Groupe des dix», les conseillers les plus proches qui ont travaillé à l'élection de Sarkozy: Alain Lambert, Henri de Castries (président du directoire d'Axa), Philippe Manière, Jean-Hervé Lorenzi (économiste proche de Chevènement et de Strauss Kahn, tiens...tiens), Christian de Boissieu économiste, Pierre Mariani, directeur à la BNP Paribas, et des hauts fonctionnaires: Frédéric Gonand, Philippe Heim, Marguerite Bézar et Nicolas Baverez.

Quelques noms dont il faudra surveiller attentivement les manœuvres dans les médias s'ils apparaissent comme de prétendus spécialistes, et prétendent parler en toute neutralité. Y.C.